

L'Europe latiniste de l'abbé Olmo (1816-1824)

Françoise Sylvos

► **To cite this version:**

Françoise Sylvos. L'Europe latiniste de l'abbé Olmo (1816-1824). Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 2005, Travaux & Documents "Uglossies", pp.98-109. hal-02162034

HAL Id: hal-02162034

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02162034>

Submitted on 21 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Europe latiniste de l'abbé Olmo (1816-1824)

FRANÇOISE SYLVOS,
Université de la Réunion

Le ridicule attaché par Swift aux langues artificielles inventées à l'époque classique ne signifie pas que savants et hommes de lettres aient renoncé à la quête d'une langue philosophique. Grâce à l'essor de l'empirisme, les projets unitaires, l'idée d'une langue immuable perdent du crédit. « Ce qui semble préoccuper l'époque du siècle des Lumières, ce n'est pas tant la recherche d'une langue parfaite qu'une thérapie des langues existantes, dans le sillage de la suggestion de Locke »¹. La volonté de répandre les Lumières, l'accélération du rythme des découvertes durant les vingt dernières années du XVIII^e siècle amènent les savants à regretter que des obstacles linguistiques s'opposent à la circulation des idées et des nouveautés au sein de la communauté scientifique européenne. Dans le but de faciliter les échanges et de favoriser ainsi la démultiplication des progrès de la connaissance, Maupertuis propose l'adoption d'une langue universelle, hésitant encore entre deux idiomes qui lui semblent parfaits pour jouer ce rôle, le latin et le français. Dans l'Encyclopédie, Beauzée admet, « étant donné les difficultés rencontrées pour se mettre d'accord sur une langue nouvelle, et puisqu'une langue internationale est nécessaire », que « le latin demeure encore un candidat raisonnable »².

Au XIX^e siècle, les conservateurs pensent encore à la langue de Cicéron comme langue internationale alors que le latin a déjà amorcé son déclin en tant que langue orale permettant l'intercompréhension en Europe. Ils comptent renforcer la cohésion du monde catholique et favoriser la diffusion des idées en redonnant au latin la place qu'il est en train de perdre. Au lendemain du Congrès de Vienne, Joseph de Maistre trouve dans l'histoire du premier schisme ayant divisé le monde chrétien des arguments pour défendre le retour à la langue latine. La tolérance du pape Jean VIII, qui avait permis que le culte soit prononcé dans la langue

1. Umberto Eco, *La Recherche de la Langue parfaite*, Seuil, « Faire l'Europe », 1994, p. 328.
2. *Ibid.*, p. 333-334.

slave, n'est autre à ses yeux que la première cause de division, source d'affaiblissement de la religion catholique. Inversement, promouvoir le latin paraît à De Maistre le meilleur moyen de rétablir l'Eglise sur ses bases et de garantir son hégémonie :

Quelle idée sublime que celle d'une langue universelle pour l'Eglise universelle ! D'un pôle à l'autre, le catholique qui entre dans une église de son rite est chez lui, et rien n'est étranger à ses yeux³.

Un an auparavant, l'abbé Olmo caressait⁴ en latin le projet de fonder une « ville latine ». Mais il lui fallut bien procurer en 1824⁵ une traduction et un abrégé nécessaires à la bonne réception du projet, ce qui, sans doute, grevait par avance l'éventualité de son aboutissement, la version néo-latine de l'opuscule étant restée lettre morte, excepté auprès des latinistes les plus savants qui en rendirent un compte élogieux⁶. S'il est nécessaire de publier une édition bilingue du projet, c'est que la production et l'audience de la littérature néo-latine sont en net recul⁷. L'espoir de voir agréé ce plan pacificateur déjà ancien et fondé sur la résurrection du latin comme langue unificatrice a-t-il été réactivé, en 1824, par la guerre d'Espagne ? Il n'est pas absurde de le penser puisque dès les lendemains du Congrès de Vienne, ce « traité d'une universelle alliance »⁸ qui laissait toutefois subsister le problème des différences confessionnelles entre les monarchies européennes, l'abbé Olmo avait vu dans le latin le moyen de favoriser la communication pour préserver la paix. Prêtre espagnol implanté à Toulouse pour quelques années, il est un représentant de l'esprit européen – qui s'est déjà affirmé à d'autres titres parmi les idéologues, au sein du groupe de Coppet, mais aussi chez Saint-Simon. La guerre d'Espagne n'est pourtant pas invoquée de façon

3. Du Pape, édition Jacques Loire et Joannès Chetail, Genève, Droz, 1966 [1817], p. 125.

4. Dans *Otia Villaudricensia. De Lingua latina colenda, et Civitate latina fundanda...* Tolosa Typis J. M. Douladoure, 1816.

5. Traduction avec le Texte en Regard, de l'Adresse latine signée par plusieurs Professeurs et Gens de Lettres, et présentée à S.M. Louis XVIII, le 22 octobre 1821, sur le Projet de la Fondation d'une Ville latine, par le moyen d'une Souscription européenne, par M. l'abbé M.M. Olmo, Docteur en Théologie, Paris, Maurice, 1824.

6. « Le Journal des Deux-Sèvres, ceux de Toulouse, Montauban, Périgueux, l'Almanach des Muses latines, et plusieurs autres feuilles des provinces et de la capitale, ont parlé avec éloge de notre projet. Le journal de l'Ain, dans son numéro 132, et les Annales de la Haute-Vienne, dans le n° 23, ont publié des notes importantes à son sujet (Ibid., p. 73 et note 1).

7. A propos de la littérature néo-latine, Françoise Waquet situe « la limite chronologique » aux « environs de 1700 ». (Le Latin ou l'Empire d'un Signe, XVI^e-XX^e Siècle, Albin Michel, « L'Evolution de l'Humanité », 1998, p. 148).

8. Olmo, *Projet de Fondation d'une Ville latine*, op. cit., p. 7.

explicite, l'auteur se bornant à de fréquentes allusions à son pays, lors du voyage fictif qui le conduit dans la bibliothèque imaginaire de savants européens non moins chimériques, mais représentatifs à ses yeux de la situation linguistique contemporaine. Le contenu de ces bibliothèques imaginaires est censé prouver l'intérêt du latin comme langue véhiculaire et scientifique⁹ mais le projet de paix de l'abbé Olmo le place au-delà de la pure question des langues et donne une envergure européenne à sa ville dont le fonctionnement détaillé, décrit avec « minutie »¹⁰, appelle une réalisation pratique. Aussi peut-on parler d'utopie et non pas seulement de fiction pédagogique à propos de ce traité. Certes, il invoque l'humanisme et les fleurons de sa pédagogie latine, « la maison de Henri Etienne à Paris », l'enfance de Montaigne¹¹, sa résurgence dans « l'association latine, à peu près semblable, que depuis peu d'années, le célèbre professeur italien M. Rusca avait établie à Lyon [...] »¹². Mais sa ville latine est surtout une anti-Babel ; elle permet d'imaginer un monde dans lequel les « communications et le commerce de tous les peuples » ne seraient pas « entravés et bornés par la diversité de tant de langues, dont la connaissance surpasse les forces et la vie des hommes »¹³.

L'exil des aristocrates émigrés, apatrides, acceptés avec réticence, devenus un poids pour les nations d'accueil, vivant sous la menace de l'expulsion, avait suscité des projets de peuplement « au Canada » ou « au bord de la mer d'Azof », avec Condé pour souverain¹⁴. Les projets de refuges pour aristocrates en rupture de ban continuent de nourrir cette utopie réactionnaire dans laquelle Olmo compare implicitement la langue latine à la noblesse émigrée et cherchant un asile, souhaitant en effet « que les lettres latines exilées (auxquelles il semble qu'on veut interdire l'univers) puissent trouver un refuge, une retraite stable, quelque peu étendue qu'elle soit, qu'elle se fixe dans un petit coin de terre, qu'elle possède enfin, sur un fonds qui lui appartienne, une demeure, une petite ville pour sa conservation »¹⁵.

9. « Passons en Espagne. Qu'y trouvons-nous ? des auteurs espagnols et latins en quantité, aussi bien que des ouvrages français [...] ». L'auteur reconnaît l'importance croissante du français dans les bibliothèques des savants européens, visitées au cours d'un « voyage imaginaire » sans aller au bout de ce constat (Ibid., p. 21).

10. Ibid., p. 71.

11. Ibid., p. 68.

12. Filippo Rusca est l'auteur d'ouvrages pédagogiques sur l'italien et le latin qui furent imprimés par Ballanche.

13. Ibid., p. 25.

14. Grand Larousse du XIX^e Siècle.

15. Olmo, *Projet de Fondation d'une Ville latine*, op. cit., p. 38 (nous soulignons).

A côté des motivations historiques que constituent les projets contre-révolutionnaires en faveur de colonies peuplées d'émigrés et la guerre d'Espagne, Olmo propose lui-même des arguments qui laissent espérer une réalisation possible lorsqu'il se réfère à l'urbanisme autoritaire et au modèle colonial. C'est ainsi qu'il donne en exemple les réussites d'Odessa, fondée par Catherine II, ou de Philadelphie, œuvre de William Penn¹⁶. A son projet préexistent des initiatives dirigistes que Fourier a également présentes à l'esprit, mais sur lesquelles le Newton de la science sociale porte un jugement très critique¹⁷. L'argumentation de l'abbé tend, tout au long de son projet, à prouver qu'il est viable¹⁸ et se nourrit d'un discours politique, l'auteur plaçant son programme sous la protection de celui qu'il pense à même de lui donner une application concrète, Louis XVIII. Ce dernier est invité à « employer ce pouvoir » qu'il tient « de la Divinité » pour réaliser une « entreprise grande et utile à cette même société tout entière »¹⁹, à renouveler en soutenant le projet de l'abbé Olmo ce que la « prudente Elisabeth Reine d'Espagne » avait accompli en appuyant les vues de Christophe Colomb, négligé par ses compatriotes et par les Portugais²⁰. Après un discours argumenté sur les avantages de la ville, les chapitres XXXIV à L ont pour but de « démontrer les moyens » de mettre le projet « à exécution »²¹. Il s'agit de s'assurer le concours de tous les princes d'Europe, de les rendre favorables à une « souscription universelle » susceptible de permettre la réalisation matérielle du projet. Olmo fonde son espoir dans les chances de cette souscription sur les nombreux collaborateurs ayant répondu aux sollicitations du journal *Hermès*, de Barbier Vémars²². Cette « réunion d'individus » représente la population potentielle de son utopie et il ne

16. Ibid., p. 82-83.

17. « Les villes civilisées ont un ordre monotone, imparfait, une distribution en échiquier, comme l'île de Pétersbourg, comme Philadelphie, Amsterdam, Londres neuf, Turin, Marseille neuf, et autres villes qu'on sait par coeur, quand on a vu trois ou quatre rues. On n'a pas le courage d'en savoir davantage : elles ont le don d'affadir et d'attrister la vie, et l'on préfère bien vite une ville de style barbare, si elle est un peu variée et ornée comme Paris. Les villes de Strasbourg et Francfort, qui n'ont rien de régulier, plaisent mieux que Nancy et Mannheim, avec leurs tristes échiquiers entremêlés de murs mitoyens, bien nus, bien hideux, selon la méthode civilisée. » (Charles Fourier, *Cités ouvrières, Des Modifications à introduire dans l'Architecture des Villes*, Extrait de *La Phalange*, Paris, Librairie phalanstérienne, 1849, p. 18).

18. Ce motif apparaît dès la préface évoquant « la grande possibilité de réaliser une idée dont les avantages ne sauraient être contestés par aucun homme tant soit peu instruit. » (Préface au *Projet de Fondation d'une Ville latine* [...], op. cit., p. I).

19. Ibid., p. 5.

20. Ibid., p. 40.

21. Ibid., p. 56.

22. Ibid., p. 17.

peut s'empêcher de rêver aux prodiges que finiraient par accomplir ces savants s'ils s'exprimaient nuit et jour, s'ils finissaient par penser, même, en latin.

De même que Ballanche, l'abbé Olmo voit en Louis XVIII l'autorité suprême, paternelle – à lui conférée par Dieu²³ – dont la mission est de « veiller au bonheur et à la conservation de la société », de consolider la paix dont l'Europe bénéficie après « vingt-huit ans de guerre sanglante »²⁴ ayant conduit à la destruction de « bibliothèques innombrables » et à la fermeture de nombreuses écoles²⁵. Olmo n'a donc « conservé » de la Révolution française que le souvenir des guerres civiles, des luttes entre la république et les monarchies coalisées, des conquêtes napoléoniennes. En adressant son projet à tous les princes d'Europe, il se veut l'héritier du plan de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre, contemporain de la Régence, et dont Jean-Jacques Rousseau avait rendu un compte favorable – bien que sceptique sur les moyens proposés pour le mettre en oeuvre. Naturellement, il n'est ici question ni d'un conseil, ni de règlements européens, ni de monarchie polysynodale. L'abbé Olmo est trop conservateur pour rechercher dans les projets de l'abbé de Saint-Pierre ce qu'ils ont de fâcheux pour les prérogatives monarchiques. Hostile à tout changement politique, aux « doctrines inconstantes »²⁶, à l'accélération des moyens de communication et de diffusion du savoir propres à son époque et aux méthodes « presque subites » de transmission des sciences dans les « langues vulgaires », fulminant contre ceux qui offrent à la multitude une « nouvelle carrière » dans laquelle les humanités n'ont plus la place souveraine qu'elles occupaient auparavant²⁷, il fonde un espoir de « paix universelle »²⁸ sur le latin.

Ce projet est tourné en dérision par un journaliste du Globe qui signale avec une intention ironique sa publication « chez les marchands de nouveautés », le projet n'étant plus, à ses yeux, viable depuis « trois

23. « [...] les Rois sont les représentants de la Divinité, et les Ministres sa Puissance [...] après la création, l'Être Suprême n'imposa point aux hommes le joug absolu de la contrainte, mais [...] il les soumit [...] à l'empire de ceux qui gouvernent d'après les règles de la justice et des lois ; semblable, pour ainsi dire, à un père de famille qui, pour suppléer à son éloignement, confierait à un économe fidèle l'administration de sa maison. » (Ibid., p. 4).

24. Ibid., respectivement p. 5 et 7.

25. Ibid., p. 9.

26. Ibid., p. 8.

27. Ibid., p. 14.

28. Ibid., p. 85.

siècles »²⁹. Le dessein de l'abbé va en effet à contre-courant de l'évolution scientifique du temps. Une « mutation sociologique » s'est opérée parmi les latinistes. Désormais, les auteurs latins « se recrutent principalement dans deux milieux : le monde scolaire et universitaire, l'Eglise avec au premier rang les jésuites et, au confluent des deux, les collèges de la Compagnie »³⁰. La stratégie d'Olmo est claire : il s'agit d'entraver la diffusion du savoir au sein des masses pour la favoriser au cœur d'une élite lettrée, dont assurément les hommes d'Eglise sont appelés à constituer l'essentiel. Ainsi, le discours de l'auteur se construit autour d'une dialectique de l'enfermement et de la transmission, de la mort et de la vie.

La volonté de rétention du savoir se traduit par la forte charge péjorative de l'adjectif « vulgaire » désignant les langues vernaculaires par opposition à la langue savante : le savoir n'a pas à se populariser³¹. La langue latine est comparée à une « citadelle fortifiée ». Ses murailles doivent défendre les abords du savoir « aux profanes et aux ignorans »³². Cette image aux résonances « féodales », pour reprendre la formule de Marx, ouvre la série des lieux clos qui « conserveront » la langue latine, « sanctuaire »³³, « monument », « mausolée », « pyramide », « tombeau » ou « sépulcre »³⁴... Ces métaphores macabres et passésistes désignent la ville, destinée à commémorer la restauration de la monarchie et à édifier un véritable culte à la langue de la chrétienté, l'adjectif « latine » étant doté d'une majuscule tout au long de l'ouvrage.

A l'image des lieux qui la désignent métaphoriquement, la cité renferme précieusement ses habitants auxquels il est interdit de s'absenter « plus d'un jour », et de prendre congé de la ville « sans l'autorisation du magistrat [...] »³⁵. L'autarcie de l'utopie est favorisée par son indépendance politique qui doit lui permettre d'atteindre plus facilement son but pédagogique.

La clôture, dans un contexte marqué par le désenclavement général du territoire utopique – qui s'inscrit désormais dans une pensée du réseau et dans une perspective panoptique comme en témoignent les

29. Le Globe, tome I, n° 61, 27 janvier 1825, p. 295-296.

30. Françoise Waquet, op. cit., p. 148.

31. « On a vu, Sire, dans nos derniers temps, des écrivains inconsidérés qui, préférant à l'estime des savans une célébrité populaire, marchèrent hors des limites classiques, des routes frayées par les académies [...] » (Projet de Fondation d'une Ville latine, op. cit., p. 14).

32. Ibid., p. 15.

33. La ville doit être « le sanctuaire et le dépôt de la Langue latine. » (Ibid., p. 45).

34. Ibid., p. 49-50. Voir aussi l'expression « monument conservateur » p. 52.

35. Ibid., p. 77.

écrits de Saint-Simon – est la marque tangible d'un esprit réactionnaire. Le latin, qui a le « pouvoir de dire et de cacher »³⁶, participe en effet d'un système de domination et d'oppression ; il trace la frontière entre ceux qui savent et les ignorants, éloignant notamment les femmes de la botanique et de sa « nomenclature latine » parce que leur éducation ne les a pas appelées à cultiver les humanités³⁷. La cité imaginée par Olmo perpétue cette ségrégation par la non éducation. Les jeunes filles de la cité, dont la modestie est la première vertu mentionnée, avant la religion, l'esprit et l'industrie, n'ont pas besoin d'être aussi instruites que les jeunes gens sur lesquels on compte pour les « instruire, plus tard », au cours de leurs « nombreux rapports domestiques »³⁸. Cette relation didactique, maintenue au sein du foyer, préserve la supériorité sociale de l'homme et la structure patriarcale qui est l'âme de la doctrine contre-révolutionnaire³⁹. A l'égard de ce choix idéologique, la vignette figurant en page de titre du projet de fondation annonce d'emblée la couleur. Des fleurs de lys entrelacées de deux guirlandes soutenant une couronne royale ; une dédicace à « LUDOVICO XVIII, GALLIAE ET NAVARRAE REGI POTENTISSIMO » qui apparente l'ouvrage à une véritable lettre ouverte au roi, fréquemment pris à parti au cours de l'essai... les signes d'un ralliement à la cause monarchique sont on ne peut plus clairs. Très significatives, aussi, les occurrences réitérées des verbes « conserver »⁴⁰ et « restaurer ».

La langue latine est privilégiée par les conservateurs en tant qu'instrument de domination et d'oppression. « Sous tous les rapports imaginables, la langue doit être mise hors du domaine de l'homme »⁴¹, déclare Joseph de Maistre. Heureux donc, les simples d'esprit : l'ignorance est le gage du salut pour la multitude. D'ailleurs, « l'ignorant qui s'ennuie de l'être » peut apprendre le latin « en quelques mois »⁴².

L'abbé Olmo est plus nuancé à l'égard de l'institution du peuple. Ce dernier a un statut similaire à celui de la femme. Son éducation latine sera cantonnée à l'usage spécifique que requiert sa fonction au sein de la

36. Françoise Waquet, *op. cit.*, p. 273.

37. *Ibid.*, p. 282.

38. *Projet de Fondation d'une Ville latine*, *op. cit.*, p. 68.

39. Voir à ce sujet les théories politiques de Bonald.

40. « La langue latine conserve encore quelques amis [...] ; [...] et si l'Europe [...], « plus jalouse de conserver les bonnes études, souscrit enfin à la restauration de la langue de Cicéron et de Virgile, ces pages ne lui seront pas inutiles. » (*Ibid.* ; Nous soulignons). On dénombre au moins seize occurrences du verbe « conserver » dans ce projet utopique.

41. Du Pape, *op. cit.*, p. 128.

42. *Ibid.*, p. 127.

cité. Il existe en effet deux classes de citoyens dans cette ville, la « classe première » sélectionnée pour ses aptitudes en latin par un « Sénat d'hommes doctes siégeant à Paris »⁴³, et la « classe inférieure » dont le rôle est de permettre le fonctionnement de la cité car on a besoin de « laboureurs, de jardiniers, de boulangers, de cuisiniers, de cabaretiers, de cordonniers et d'autres gens exerçant différents métiers, sans lesquels la plus petite Ville, quelque obscure qu'elle fût, ne pourrait exister »⁴⁴. Ces derniers doivent avant tout connaître « des phrases indispensables dans la conversation, pour saluer, entrer, sortir, ou demander une permission »⁴⁵.

La clôture est à l'image des règles de la « colonie », brimant les individus, s'opposant aux décrets de l'amour et aux usages linguistiques préétablis. Il est interdit à des compatriotes de vivre sous le même toit et, en dehors de leur habitation, les habitants n'ont pas le droit de parler leur langue natale ; il est également interdit à des compatriotes de se marier. La ville latine n'échappe pas, quand bien même ses fondements seraient chrétiens, au rationalisme aveugle qui a justifié les accusations de totalitarisme à l'encontre de l'utopie. Comme ses prédécesseurs utopistes, Olmo se vante d'avoir « tout pensé, et tout prévu »⁴⁶ et de ne jamais « s'aventurer au point d'être obligé de dire un jour : je n'avais pas pensé »⁴⁷. La ville, dont on pourra « dire, avec l'Écriture Sainte, que Dieu est son maître »⁴⁸ et où « l'ignorance serait regardée comme un crime »⁴⁹, est réglée par des habitudes monastiques de prière et d'étude. Aucun moment de la journée, qui commence très tôt, n'est laissé au hasard en ce lieu d'où sont bannies « la paresse et l'ignorance »⁵⁰. Durant le dîner, les habitants sont abreuvés de lectures latines, tous les objets portent leur nom gravé en latin et les jeux eux-mêmes ont vocation à instruire. La coercition débute du reste avec la dimension volontariste du projet. L'auteur insiste sur la dimension artificielle de la cité, créée de toutes pièces pour diffuser son projet réactionnaire à l'échelle de l'Europe. Il s'agit de faire, pour ainsi dire, le bien de l'humanité malgré elle car « le devoir d'un Prince » est « de veiller à ce que les peuples qui lui sont soumis, jouissent du repos et de l'abondance, et soient aussi sous l'égide

43. Projet de Fondation d'une Ville latine, op. cit., p. 67.

44. Ibid., p. 68.

45. Ibid.

46. Ibid., p. 71.

47. Ibid., p. 52.

48. Citation des Psaumes (Ibid., p. 75).

49. Ibid., p. 52.

50. Ibid., p. 77.

des vertus et de la science [...] »⁵¹. Comme d'autres rois l'ont fait, Louis XVIII doit donc imposer une langue à son peuple⁵².

Malgré la clôture de la cité, Olmo se montre attaché à la circulation du savoir et des idées en Europe. Cette noble ambition masque, placée aux avant-postes de l'opuscule, la description de la cité et de son fonctionnement coercitif qui n'en occupe que le second volet. Le latin a eu l'avantage de désenclaver les pays géographiquement isolés du centre de la vie culturelle européenne : d'après l'auteur, « l'Angleterre, séparée du commerce de l'univers » et devenue « le centre de la navigation », la « froide Upsal » ou l'Islande, « reléguée dans les glaces »⁵³, ne seraient rien sans la langue latine à laquelle on prête pour ainsi dire le pouvoir de réchauffer les liens diplomatiques. A l'avenir, le latin permettra d'éviter que les nations n'aillent « se circonscrire dans les bornes étroites » de leur littérature⁵⁴. La clôture de la ville latine est censée créer les conditions théoriques favorables à la diffusion du savoir et à la « communication générale des savants »⁵⁵. Elle doit jouer un rôle crucial dans la construction culturelle de l'Europe par l'engendrement d'une nation véritablement européenne dont la langue serait le latin - cela explique que la cohabitation et les mariages aient lieu uniquement entre des sujets issus de pays différents. C'est aussi en proposant ce que nous pourrions appeler des « stages linguistiques » à l'ensemble de la communauté que la ville latine doit jouer un rôle dans l'unification de l'Europe :

[...] car, si les peuples voisins de cette ville désirent y envoyer étudier leurs enfans, dans l'espace de deux ou trois ans, ils en reviendront si instruits dans cette langue, par l'usage qu'ils en auront fait soit chez eux, soit dans les classes, qu'ils pourront facilement expliquer les auteurs les plus obscurs, et même parler avec élégance et facilité le langage du Latium⁵⁶.

Les latinistes patentés sont libres de s'en retourner dans leur patrie après cet apprentissage accéléré. L'enveloppe de la cité n'est donc pas totalement impénétrable et la circulation, à laquelle elle se prête, est son mot d'ordre. Si un réel « échange » entre les habitants de la cité et la

51. Ibid., p. 39-40. Nous soulignons.

52. Ibid., p. 33.

53. Ibid., p. 11.

54. Ibid., p. 25.

55. Ibid., p. 15.

56. Ibid., p. 47.

population extérieure est exclu, si la relation est à sens unique, le peuple romaniste européen étant assigné à résidence de peur qu'il ne cède à la facilité de parler sa langue natale, son rayonnement sur l'Europe a pour but de favoriser les échanges et la paix au sein de cet ensemble politique en contribuant à son homogénéité linguistique.

La culture en souche du latin dans le vase clos de la cité est destinée à favoriser les échanges scientifiques en Europe, à reformer « le nœud salutaire de l'instruction générale »⁵⁷. Autrement dit, ce projet recycle et détourne au profit de la réaction monarchique deux principes chers aux philosophes et à la Révolution. Pour mieux la récupérer, l'abbé Olmo reprend d'abord à son compte la notion de Lumières qui repose sur celle de circulation du savoir et des idées. Si les nations situées à la périphérie de l'Europe ont « jeté quelques siècles après vers le midi une clarté resplendissante », c'est qu'elles ont été « elles-mêmes éclairées par la langue latine, ce flambeau de l'ancien et du nouveau monde [...] »⁵⁸. L'auteur craint encore que la « lumière bienfaisante qui a éclairé le monde pendant tant de siècles » ne s'éteigne entièrement⁵⁹. Il a emprunté à Maupertuis ses convictions sur la nécessité de renforcer l'unité au sein de la communauté scientifique grâce au choix d'une langue universelle. C'est aussi à Maupertuis qu'il doit le projet de fonder une ville latine⁶⁰. La notion de « Lumières » était laïque ; l'abbé Olmo la vide de son contenu philosophique pour lui donner un sens chrétien et n'en retenir que l'idée de diffusion du savoir :

Et peut-on oublier que c'est par ce commerce sacré, que la science, don précieux de la Divinité, se répandant et affluant en tous lieux, par différents canaux, à l'instar d'une fontaine publique, a élevé enfin toutes les branches des connaissances et des arts utiles, à ce degré de splendeur où nous les voyons aujourd'hui⁶¹.

Olmo insiste sur l'importance de la circulation et de la communication mais sa référence en la matière est le passé, un passé marqué par les échanges épistolaires et académiques en latin⁶². Cette diffusion est

57. Ibid., p. 25.

58. Ibid., p. 11.

59. Ibid., p. 33.

60. « Si le Prince voulait, il ne faudrait que confiner dans une même ville tout le latin de son pays ; ordonner qu'on y prêchât, qu'on n'y plaidât, qu'on n'y jouât la comédie qu'en latin. » (« Ville latine », in Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, *Lettre sur le Progrès des Sciences*, Oeuvres, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, tome II, 1965, p. 399).

61. *Projet de Fondation d'une Ville latine*, op. cit., p. 11.

62. Ibid., p. 13.

destinée non à la major pars comme le veulent par exemple les réflexions sur l'éducation de Jean-Baptiste Say au début du XIX^e siècle dans Olbie, son utopie idéologique et républicaine, mais à la melior pars. L'idéal des Lumières était-il démocratique ? Rien n'est moins sûr et il suffit pour s'en convaincre de songer au rôle assigné par Voltaire à la religion, utile au maintien de l'ordre auprès d'un peuple n'ayant pas reçu les lumières de la connaissance et de la raison, inutile aux esprits éclairés. Mais ce qu'Olmo met en cause, c'est la laïcité des Lumières.

Olmo invente une version catholique de l'idéal des Lumières et, à l'universel, préfère l'universalité de la langue latine. Il n'en appelle donc pas à la raison abstraite qui s'élève au-dessus des particularismes locaux et nationaux pour fonder les Droits de l'Homme et transcende les couches sociales, mais préconise l'usage du latin comme passeport linguistique susceptible d'unir les gens de bonne compagnie par-delà les frontières. De cette universalité sont partiellement exclues les femmes et la plèbe alors que sont concernés au premier chef les tenants d'un savoir classique perpétuant les traditions d'Ancien Régime et le pouvoir ecclésiastique. Ici, « universel » est synonyme de « trans-national »⁶³. De ce fait, la notion d'égalité civique, au sein d'une même nation d'abord, et par delà cette nation ensuite, se perd. En extirpant « l'erreur funeste de ceux qui s'imaginent que le français »⁶⁴ peut être substitué à la langue latine et de tous ceux qui espèrent « généraliser [...] leurs idiomes »⁶⁵, on s'en prend aussi aux principes universels que la nation française souhaitait exporter d'après le modèle politique issu de la Révolution. L'abbé Olmo réfute ici l'une des possibilités ménagées par le discours de Maupertuis, qui considérait les langues française et latine comme deux rivales par leurs prétentions à devenir la langue académique⁶⁶. Du même coup, il réédite au XIX^e siècle la querelle des Anciens contre les « langues modernes », au moment où le français joue un rôle essentiel en Europe comme il le souligne lui-même dans une note⁶⁷. Malgré un idéal commun

63. Les écoles du Moyen Age et de la Renaissance étaient « vraiment communes et ouvertes à toute la jeunesse de tous les pays » et la langue de la science n'était « qu'une dans l'univers, parmi tous ceux qui se consacraient aux études. » (Ibid., p. 13).

64. Ibid., p. 19.

65. Ibid., p. 15.

66. « Des Devoirs de l'Académicien, Discours prononcé dans l'Académie royale des Sciences et Belles Lettres », in Oeuvres, Hildesheim, Georg Verlagsbuchhandlung, tome III, 1965, p. 283-302.

67. « On peut citer deux ou trois hommes célèbres, qui, dans les pays limitrophes de la France, ont écrit en français, d'une manière supportable. Ce que nous disons ne saurait être affaibli par ces rares exceptions. » (Note I de la page 19 du Projet de Fondation d'une Ville latine).

dont les deux clefs sont l'unité et la circulation, on est donc loin ici des arguments saints-simoniens en faveur du français – que l'on peut situer dans le prolongement de l'idéal universaliste de la Révolution française.

À cette dialectique de la clôture et de l'ouverture s'en superpose une autre, qui lie indissolublement la mort et la vie du latin. La langue latine est présentée comme un cadavre. Les ouvrages en latin sont rongés par les vers, « race dure et impitoyable selon l'expression de Virgile »⁶⁸, livrés « à l'oubli et à la poussière »⁶⁹. La métaphore de l'ensevelissement est significative de l'indifférence dans laquelle tombent la langue et les ouvrages latins, révévés comme de « belles urnes » ou comme « la cendre des morts »⁷⁰. Le projet doit amener la renaissance de ces « restes inanimés », développant « les nerfs vitaux » de la science et du génie⁷¹. On ne compte plus les énoncés portant sur la « nouvelle vie » que l'on souhaite donner à la langue des Romains, ni les occurrences des verbes « renaître » et « reflleurir ». La multiplication des éditions, la conversation doivent présider à cette palingénésie, grâce à la multiplication des ouvrages remis en circulation. Il s'agit d'abord de retrouver la « pureté » de la langue ancienne dont l'abbé Olmo loue la « perpétuelle immutabilité »⁷², se réjouissant de pouvoir écarter les innovations possibles⁷³, mais aussi la moyenne latinité dont l'auteur se propose d'expurger les « locutions vicieuses » et « les expressions basses ». Enfin, les néologismes, « dictions [...] aussi nécessaires au langage que la nourriture pour vivre, et l'air pour respirer », doivent permettre de donner un nom à « une infinité d'objets qui n'en ont pas encore eu en cette langue »⁷⁴. La vitalité de la langue latine, indiquée par les métaphores vivrières, se mesure à la possibilité d'assigner un nom à une voiture (vectuarium) ou à un arpent (araepenna ou arpentum)⁷⁵ et donc de concilier latinité et modernité. Le choix d'un mot désignant un moyen de transport, motif auquel s'attache la notion de progrès, n'est pas le fruit du hasard.

La marque la plus significative du caractère réactionnaire de cette utopie, « ultime » et pathétique « effort pour sauver le latin comme

68. L'auteur cite en note les Géorgiques (Ibid., p. 15).

69. Ibid.

70. Ibid., p. 45.

71. Ibid., p. 49.

72. Ibid., p. 59.

73. « Voilà, SIRE, la forme de langage latine que nous devons présenter, ou plutôt transmettre à nos nouveaux citoyens, appuyés non pas tant sur nos modiques travaux que sur ceux de nons devanciers ; de sorte qu'on ne doit craindre aucune espèce d'innovation [...] » (Ibid., p. 67).

74. Ibid., p. 66.

75. Ibid.

moyen de communication internationale »⁷⁶, est l'erreur dans laquelle est tombé l'abbé Olmo en prêtant un avenir au latin. Il ne savait pas commettre là un contresens historique. D'autres, qui plaçaient leurs espoirs dans l'une des langues modernes de l'Europe, avaient, bien avant lui, vu bien plus loin que lui. C'est sans doute aussi la raison pour laquelle ce projet, qui découlait d'ambitions concrètes, n'a pas été suivi d'effets.

BIBLIOGRAPHIE

- Fourier Charles, Cités ouvrières, Des Modifications à introduire dans l'Architecture des Villes, Extrait de La Phalange, Paris, Librairie phalanstérienne, 1849.
- Ijsewijn J. et Sacré D., « The ultimate efforts to save latin as the means of international communication », History of european Ideas, volume 16, n° 1-3, 1993, p. 51-66.
- Le Globe, tome I, n° 61, 27 janvier 1825.
- De Maistre Joseph, Du Pape, édition Jacques Loire et Joannès Chetail, Genève, Droz, 1966 [1817].
- Maupertuis Pierre-Louis Moreau de, « Des Devoirs de l'Académicien, Discours prononcé dans l'Académie royale des Sciences et Belles Lettres », in Oeuvres, Hildesheim, Georg Verlagsbuchhandlung, 1965, tome III.
- Maupertuis Pierre-Louis Moreau de, Lettre sur le Progrès des Sciences, in Oeuvres, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, tome II.
- Olmo Miguel Maria (abbé), Otia Villaudricensia. De Lingua latina colenda, et Civitate latina fundanda..., Tolosa Typis J. M. Douladoure, 1816.
- Olmo Miguel Maria (abbé), Traduction avec le Texte en Regard, de l'Adresse latine signée par plusieurs Professeurs et Gens de Lettres, et présentée à S.M. Louis XVIII, le 22 octobre 1821, sur le Projet de la Fondation d'une Ville latine, par le moyen d'une Souscription européenne, Paris, Maurice, 1824.
- Waquet Françoise, Le Latin ou l'Empire d'un Signe, XVI^e-XX^e Siècle, Albin Michel, « L'Evolution de l'Humanité », 1998.

76. J. Ijsewijn et D. Sacré, « The ultimate efforts to save latin latin as the means of international communication », History of european Ideas, volume 16, n° 1-3, 1993, p. 51-66.